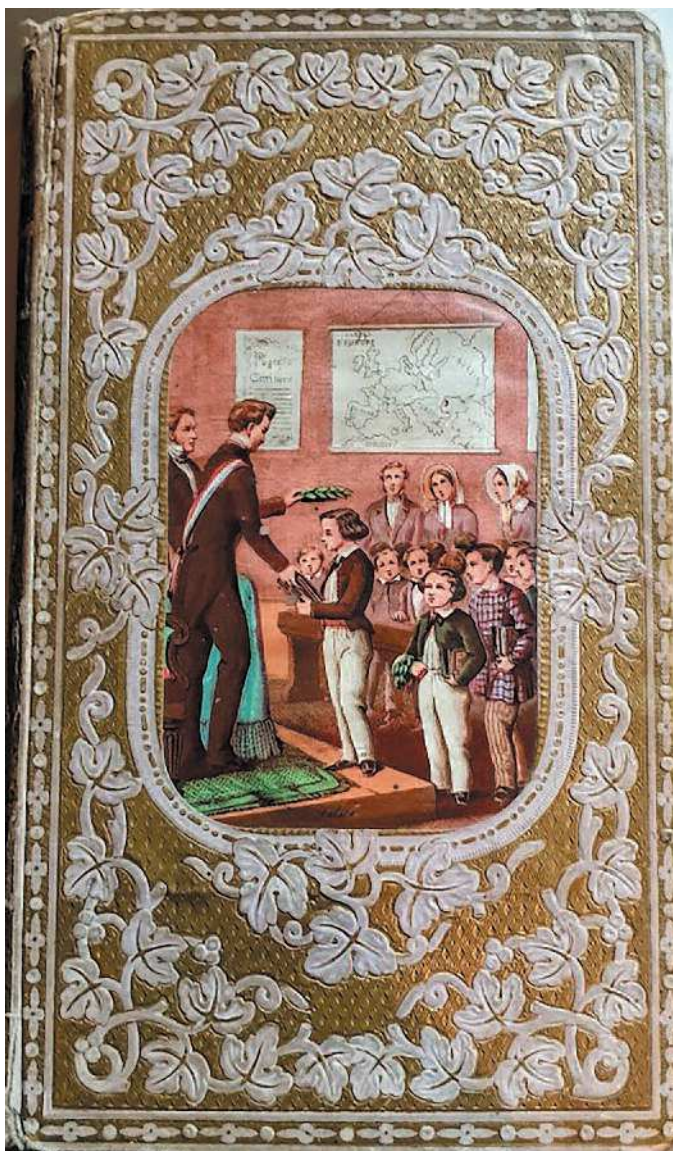


Les reliures romantiques 1830-1870



Distribution des Prix.

Pendant quelque quarante années, des éditeurs ont révolutionné l'édition en publiant des ouvrages destinés au grand public. Ils ont mécanisé la confection des livres pour créer des reliures attrayantes et bon marché. La plupart de ces ouvrages étaient offerts, dans les écoles, lors des distributions de prix.

Si le contenu de ces livres, supervisé par les autorités religieuses, était souvent insipide et moralisateur, leurs reliures bien que fabriquées en série sont des bijoux reflétant le goût de la période romantique.

C'est un important ensemble de ces livres que nous exposons cette année au musée de Vulliod-Saint-Germain.

Petit rappel de l'histoire des écrits

La transmission du savoir et des idées est une préoccupation des hommes depuis la préhistoire. C'est par la parole que s'est tout d'abord manifestée la perpétuation des événements pour la postérité, mais ce moyen était peu fiable car chacun apportait sa part personnelle et finissait par déformer le récit original.

Très tôt, on voit apparaître dans des civilisations l'écriture gravée sur la pierre ou des tablettes d'argile ou de cire, comme en Mésopotamie et en Égypte où les scribes utilisèrent les papyrus.

Le monde romain ajouta à ces supports le parchemin (une peau de mouton traitée pour recevoir l'encre).

La conservation de ces écrits posait un problème de rangement. Les supports souples étaient enroulés, c'est ce qu'on appelait « volumen », tandis que les tablettes ou les parchemins étaient empilés et plus tard reliés entre eux constituant les « codex ».

C'est au début du Moyen Âge que les codex sur parchemin vont se multiplier dans les monastères qui, à l'époque, sont les gardiens du savoir religieux et profane.

La reliure traditionnelle

Diverses inventions vont révolutionner la conservation et la diffusion des écrits, le papier (inventé en Chine vers le II^e siècle mais introduit en Europe à partir du XII^e siècle) puis l'imprimerie (avec l'invention des caractères typographiques par Gutenberg vers 1450).

Les premiers codex qui réunissaient les feuillets de parchemin étaient constitués de deux plaques de bois qui enserraient la liasse et étaient attachées ensemble par des liens de cuir ou de chanvre. Dans les bibliothèques, ces ouvrages étaient rangés horizontalement.

Avec l'usage du papier à partir du XV^e siècle, les formats peuvent être réduits par des pliages qui vont être cousus sur des cordelettes elles-mêmes collées sur les plats alors constitués de carton, l'ensemble étant revêtu de cuir.

L'aspect extérieur est constitué par un dos annelé en raison de la présence de ces cordelettes et comporte le titre de l'œuvre tandis que les plats reçoivent des décors plus ou moins enrichis.

C'est depuis cette époque que les livres reliés sont rangés verticalement sur les rayons des bibliothèques.

Ces évolutions vont révolutionner la diffusion des religions, de la littérature et des sciences.



Léopold CHIBOURG : scène de classe 1842 (Musée de l'éducation Rouen).

Le temps de l'enseignement élargi

Au début du XIX^e siècle, l'enseignement scolaire est étendu grâce à deux lois : la loi Guizot (1833) qui impose à toute commune de plus de 500 habitants l'ouverture d'une école pour garçons et à celle de plus de 800 habitants une école pour filles, et la loi Falloux (1850) qui permet à tout particulier ou fondation religieuse d'ouvrir des écoles et des collèges laïques ou confessionnels. Ce n'est qu'après la loi Falloux que les filles vont disposer d'écoles de façon plus générale.

Dans tous les départements sont créées des Ecoles Normales pour former des instituteurs.

Ces deux textes fondamentaux ont fait réduire l'analphabétisme dès le milieu du siècle si bien qu'avec les lois de Jules Ferry, rares seront ceux qui ne sauront ni lire ni écrire aux alentours de 1900.

Pour soutenir l'enseignement, il fallait multiplier les livres à bon marché et les éditeurs ont relevé le défi en industrialisant la production. Ainsi, les ouvrages scolaires ou ceux de vulgarisation ont été édités en grand nombre.

Dans les écoles, pour stimuler les élèves, des classements au mérite, des bons points voire des croix étaient attribués en cours d'année.

Mais les récompenses les plus appréciées étaient les livres de prix distribués lors d'une cérémonie en fin d'année scolaire.

Ces distributions de prix ont perduré dans l'enseignement encore au XX^e siècle puis ont été supprimées en raison du traumatisme subi par ceux qui n'y avaient pas droit !



Antoinette ASSELINEAU : école chrétienne à Versailles, 1839 (Musée de l'éducation Rouen).

Pendant la période 1830-1870, ces livres distribués sont fragiles et précieux et peu d'entre eux nous sont parvenus en bon état.

Le développement de la reliure par emboîtement

À la fin du XVIII^e siècle vont se répandre des ouvrages reliés de façon plus simple et moins solide que selon la méthode classique. Pour une exécution plus rapide, les coutures qui sont prises sur les cordelettes sont réduites et les liasses

formées sont directement collées aux cartons qui constituent les plats. Cette technique qui permet de travailler plus rapidement va être reprise par les éditeurs du début du XIX^e siècle en raison de l'expansion de la demande.

Les puristes contestent la définition de « reliure » et préfèrent la qualification de cartonnage voire d'emboîtement. Cependant, dans le langage courant des bibliophiles ces ouvrages sont le plus souvent qualifiés de reliures romantiques, nonobstant le fait que leur fabrication a très largement dépassé la période romantique.

On voit alors apparaître des ouvrages éphémères destinés à des étrennes ou cadeaux qui ne devront pas affronter le temps.

Le développement de l'industrie du livre au XIX^e s.

Les livres dans les siècles antérieurs étaient destinés à une élite religieuse, intellectuelle, souvent fortunée qui pouvait avoir le luxe d'acquérir et faire relier les ouvrages proposés par des libraires.

Au XIX^e siècle, avec les lois relatives à l'enseignement, la demande devenue extrêmement importante va entraîner la nécessité de produire en quantité. Les libraires deviennent aussi éditeurs et conjuguent les deux fonctions quand elles ne sont pas en outre, comme la Maison Mame de Tours, fabricantes du papier.

C'est justement cette Maison Mame qui va donner à l'édition son caractère industriel. Elle se développe dans le courant du siècle en adoptant une rationalisation du travail dans des ateliers modernes avec des ouvriers bénéficiant de mesures sociales favorables. Devenue le plus

important employeur de Tours, elle compte en 1855 dans ses rangs, environ 1 500 ouvriers qui produisent entre 100 000 à 150 000 livres par jour.

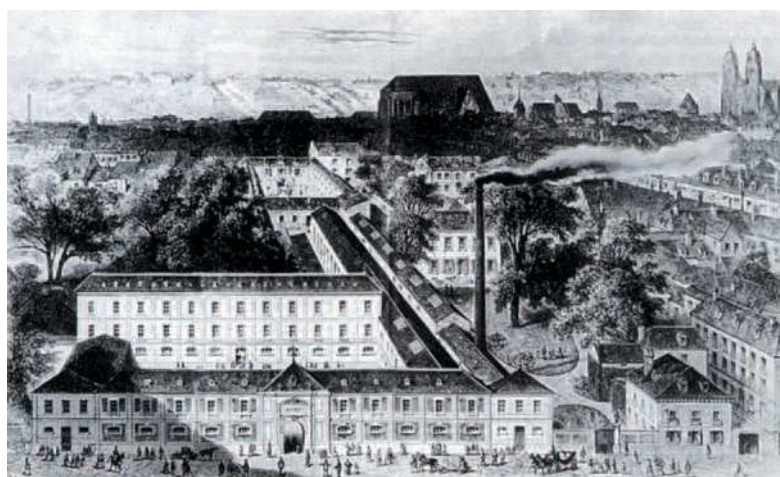
D'autres maisons moins importantes viennent en concurrence : Lefort à Lille, Mégard à Rouen, Barbou et Ardant à Limoges. D'autres encore ont suivi mais avec des productions plus restreintes.

La littérature enfantine du XIX^e s.

À cette époque, l'accroissement de la demande a stimulé l'édition et la production. Les éditeurs ont fait appel à des auteurs, pour la plupart aujourd'hui inconnus, auxquels ils commandaient des ouvrages bien-pensants et moralisateurs. Pour mieux écouler ces livres ils ont eu l'idée de créer des collections, souvent avec l'agrément des autorités religieuses qui rassuraient la clientèle composée, surtout, par les chefs d'établissements scolaires.

Ainsi on relève sous l'approbation de l'évêque de Tours, « La bibliothèque de la jeunesse chrétienne » de la maison d'édition Mame, sous l'égide de celui de Rouen, « La bibliothèque morale de la jeunesse » publiée par Mégard. Notons aussi les collections éditées par Lefort à Lille « La bibliothèque historique et morale », par Barbou à Limoges « La bibliothèque chrétienne et morale » et bien d'autres.

Pour les ouvrages reliés en percaline, on peut rappeler que Louis Hachette, qui éditait des livres d'instruction, rencontre en 1853, le comte Eugène de Ségur, président de la « Compagnie des Chemins de fer de l'Est » qui lui concède l'exclusivité des points de vente dans les gares, avec pour condition d'édition les œuvres de son



Les établissements Mame au milieu du XIX^e siècle.



L'atelier de reliure avec ses fontaines rafraîchissantes.

épouse. C'est ainsi qu'est née la collection de « la Bibliothèque Rose » et que les points de ventes Hachette ont été développés dans les gares. Bien sûr, d'autres éditeurs comme Hetzel ou Calmann-Lévy vont aussi s'engouffrer dans la littérature pour la jeunesse qui, au cours du siècle s'est considérablement développée.

Les techniques de fabrication

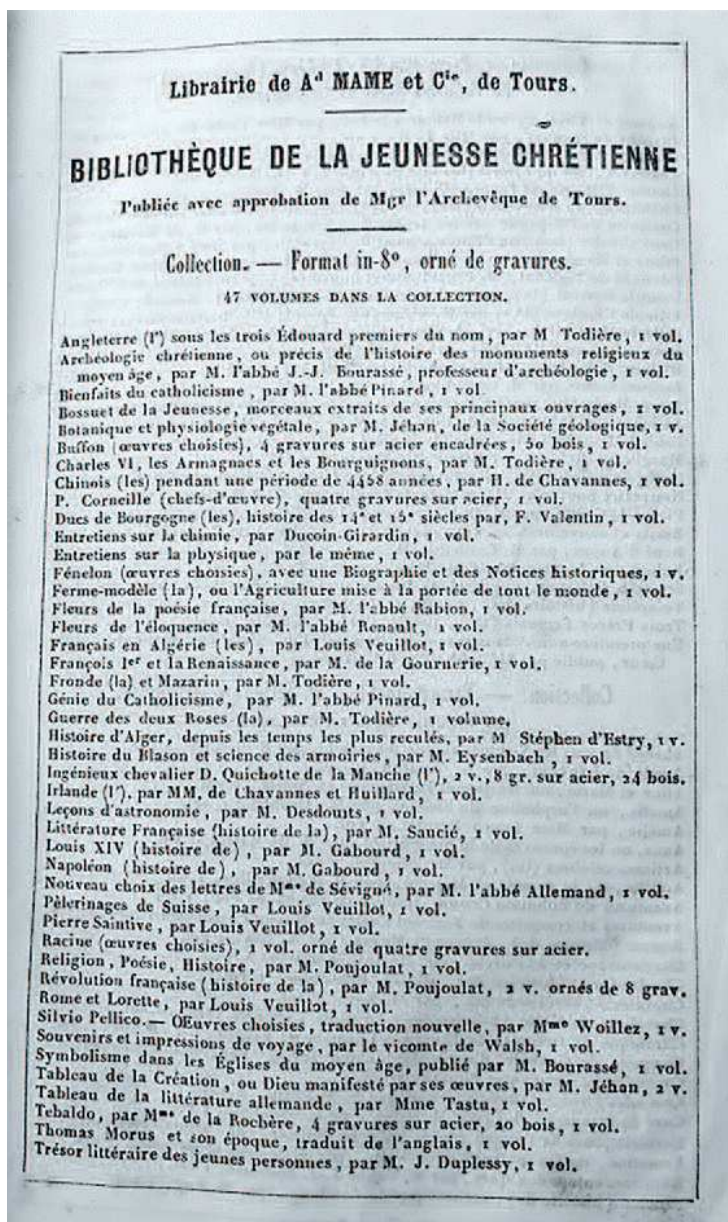
Reliures classiques :

Une reliure classique est constituée de cahiers cousus sur des cordelettes transversales qui sont fixées sur les plats cartonnés. Pour une belle finition, des tranchefiles sont posées en haut et en bas des cahiers.

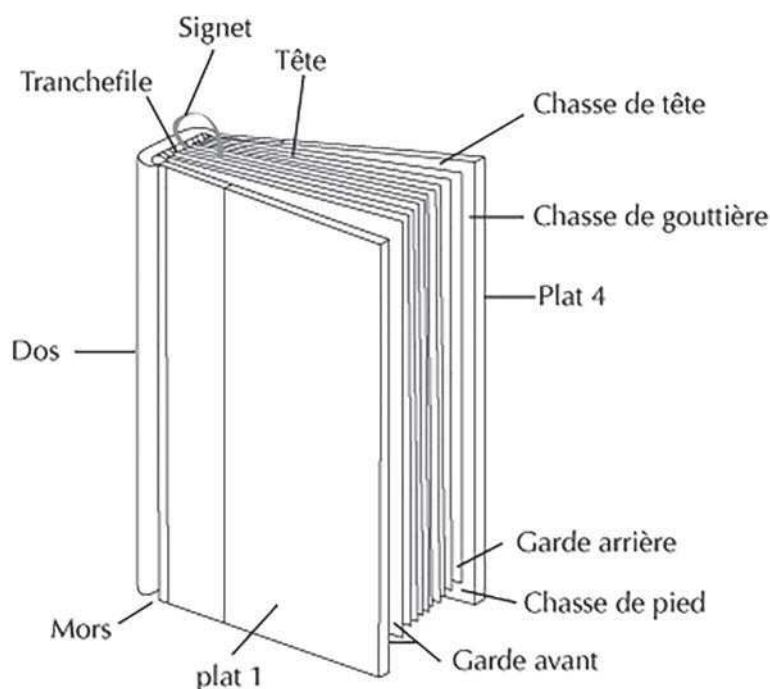
L'ensemble est mis sous presse, ce qui fait que les plis et les coutures forment deux bourrelets (les mors) qui resteront lors de la finition.

Les plats et le dos sont alors revêtus d'un revêtement de cuir, de tissu, voire de papier qui sur les bords est rabattu vers l'intérieur constituant les chasses.

Lorsque le livre est ouvert, un revêtement de papier marbré ou de couleur, apposé au dos du plat et par une pliure, vient se positionner sur la liasse reliée. Une fois la reliure terminée, les décors et titres sont apposés.



Reliure de parchemin (XVII^e siècle) – les liens attachés aux plats sont apparents.



Reliures romantiques :

La reliure à l'époque romantique va être simplifiée. Tout d'abord les cahiers sont cousus avec moins de points, ce qui produit un gain de temps dans la confection. Au cours du siècle, la vitesse de production va être augmentée par des coutures à la machine.

Par ailleurs, le revêtement, qui dans la reliure classique est mis à la fin de la confection de la reliure, est imprimé par avance dos compris.

On encolle donc les cartons qui constituent les plats sur la couverture en laissant l'espace nécessaire pour contenir la liasse.

Les cahiers réunis ne sont pas fixés sur les plats par les cordelettes transversales. Ce sont les premiers et derniers feuillets de la liasse qui sont collés sur les gardes, elles-mêmes collées sur le dos des plats. C'est là aussi un gain de temps dans la fabrication.

L'habillage des reliures romantiques

Comme nous l'avons vu, la reliure constituée de la liasse de cahiers cousus est rattachée aux cartons (plats) par les gardes. Une fois cette opération terminée, l'ensemble est recouvert par un revêtement de cuir, de papier ou de percaline (toile de coton très fine qui, traitée, peut acquérir par estampage des aspects de cuirs).

Les livres donnés en cadeaux doivent être agréables à regarder. On va donc tendre vers un certain lustre en imprimant les dos et les plats extérieurs selon les procédés de la chromolithographie et par des reliefs obtenus par estampage. Il convient de remarquer que, pour les couvertures de papier, le dos et les plats sont imprimés et estampés ensemble.

- La chromolithographie :

Au XVIII^e siècle, un Allemand, Aloys Senefelder, invente une nouvelle technique de reproduction différente des techniques antérieures : la lithographie.

Ce procédé utilise le phénomène de la répulsion entre l'eau et les matières huileuses disposées sur des pierres calcaires. Grâce à cette invention, une exécution rapide permet la reproduction de dessins ou de caractères.

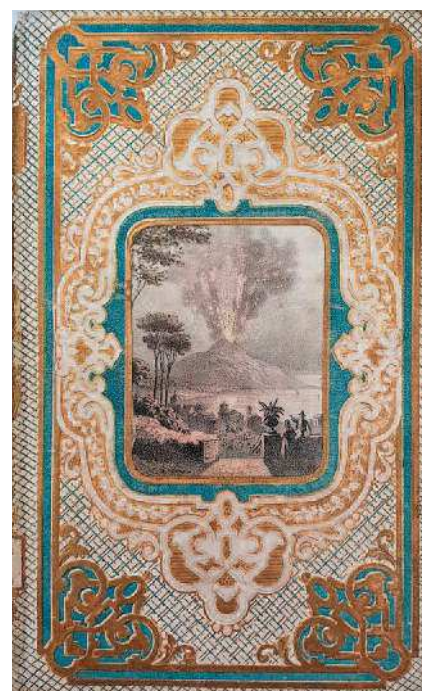
Au début du XIX^e siècle, Godefroy Engelmann perfectionne le procédé en introduisant la couleur. Pour ce faire, il utilise des plaques de calcaire encrées chacune d'une des couleurs primaires, le cyan (bleu), le jaune et le magenta (rouge), auxquelles on ajoute le noir, ce qui lui permet d'avoir des nuances. Observons que ces combinaisons perdurent dans la reproduction en quadrichromie et sont aussi mises en œuvre dans les imprimantes actuelles.

Grâce à ces perfectionnements, les couvertures des cartonnages vont être coloriées. En revanche, dans l'intérieur des livres il n'y aura que des gravures en noir et blanc car dans le corps du texte l'usage des couleurs était alors considéré comme de mauvais goût.

- L'estampage :

L'enveloppe du livre étant imprimée selon cette technique pour donner du relief, elle était soumise à la pression de fers à gaufrer qui reprenaient les motifs imprimés. Cela nécessitait un parfait repérage pour faire coïncider les couleurs du décor lithographié avec le même décor creusé dans la plaque à gaufrer.

Pour les livres en cuir ou en percaline, des plaques



Ci-contre : variations de couleurs sur un même type d'estampage.

à dorer moins profondes étaient utilisées, mais le décor n'était appliqué qu'après la confection du livre.

- La mise en place de la couverture :

Les enveloppes sont collées sur les cartons en laissant un espace de l'épaisseur de la liasse pour constituer le dos, et les bords sont rabattus pour former les chasses, partiellement recouvertes par les papiers de garde qui eux-mêmes, repliés, vont être collés à la liasse.

Certaines couvertures comportent des médaillons et nécessitent le collage d'une vignette lithographiée sur le carton supérieur puis la mise en place de la couverture dans laquelle une ouverture a été pratiquée.

Les plaques sont souvent réutilisées dans des variantes de titres et de couleurs. De plus les titres apposés sur les dos sont interchangeables et insérés dans des fenêtres lors de l'impression et de l'estampage.

On voit donc que par la modification chromique et l'apposition de médaillons différents, les éditeurs ont pu créer une grande variété de reliures.

Les cartonnages de papier

- Les couvertures lithographiées :

Simplees couvertures en couleur sans reliefs, elles existent au début de la période et disparaissent entre 1840 et 1865 pour reprendre après.



- Les couvertures gaufrées :

Ces couvertures sont à fonds unis avec des motifs en relief dorés. Les fonds sont en papier satiné au décor de rocailles, de fleurs ou d'autres motifs, dorés et argentés. Certaines, entre 1845 et 1852, comportent des illustrations au milieu des plats. Ce type de reliure est détrôné par la vogue des médaillons colorés.

- Les couvertures à médaillons :

Les médaillons sont des vignettes illustrées placées dans une fenêtre pratiquée sur le plat supérieur. Ces couvertures apparaissent après 1845 et se développent à partir de 1850. Souvent, les médaillons n'étaient pas en rapport avec le contenu du livre mais donnaient un attrait que les couvertures gaufrées ne pouvaient apporter.

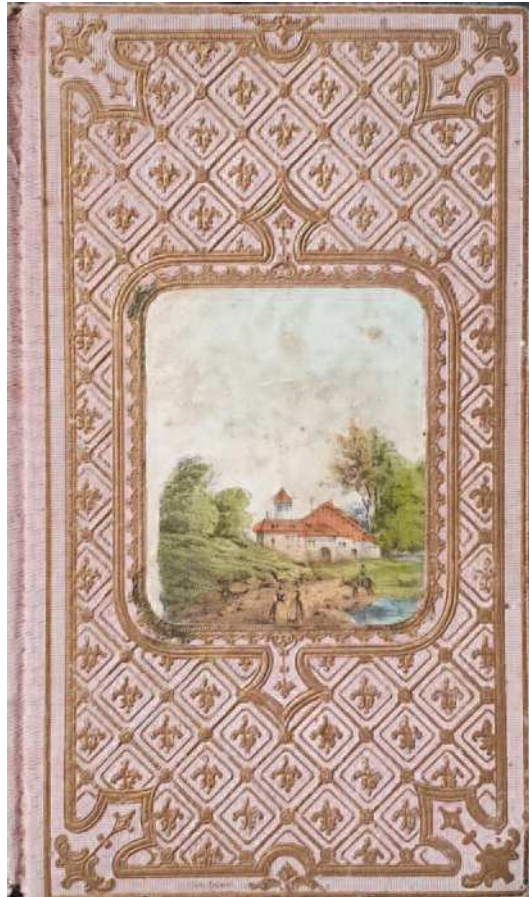
- Les couvertures floquées :

Plus rares, elles sont comme les deux dernières estampées mais le remplissage entre les reliefs est constitué de poudre de résidus d'étoffes donnant un aspect velouté. Ces couvertures, plus fragiles, sont souvent usées et n'ont gardé que des traces de ce revêtement.

Malfaçons et problèmes de conservation

Pour des raisons de rentabilité ces livres reliés en papier étaient fabriqués de manière rapide et en grande quantité. Les couvertures peuvent présenter des anomalies, elles peuvent être trop grandes ou trop petites par rapport aux cartons, ou être décalées, ce qui entraîne un déplacement des impressions du dos vers le plat avant ou le plat arrière.





À gauche, médaillon mal centré.

À droite, médaillon collé de travers.

Lorsqu'il y a un médaillon, celui-ci, placé avant la couverture, peut être décalé et laisser apparaître au travers de la fenêtre le carton qui est le support. De même, il peut y avoir une inadéquation entre la taille de l'image et la fenêtre soit trop grande, soit trop petite.

La fabrication à coûts les plus rentables a nécessité l'utilisation de matériaux souvent de qualité médiocre. Il en résulte que ces ouvrages nous sont souvent parvenus très abimés.

Leur manipulation par des enfants n'a pas été sans conséquences. On déplore des coiffes arrachées, les coins cassés, des cadres de médaillons déchirés et des usures par frottement sur les plats.

Les papiers, de faible qualité, ont souvent séché et les mors (plis entre le dos et les plats) ont été fragilisés et se sont cassés ainsi que les gardes qui assuraient la jonction entre la liasse et la couverture. Ajoutons que les cartons, eux-mêmes de faible qualité, trop acides ont pu aussi entraîner des décolorations et des taches sur les papiers qui les recouvrent.

L'effet de la lumière a pu aussi faire pâlir les couleurs des dos et aussi des plats supérieurs, ces derniers résultant du fait que les propriétaires initiaux laissaient en évidence sur des meubles ces ouvrages.

Ces accidents ne font malheureusement pas l'objet de restaurations comme les reliures classiques en raison de la faible valeur de ces reliures.

Il faut donc les préserver en les protégeant de la lumière dans des locaux ayant une bonne hygrométrie.

Les cartonnages de percaline

Vers 1830, apparaissent de nouveaux revêtements qui vont coexister avec les reliures de papier. Ils sont constitués d'une toile fine, la percaline, qui apprêtée, peut être passée dans un laminoir pour imiter le cuir (maroquin, chagrin...).

Ces toiles sont au début, de couleur noire, verte ou violette pour devenir rouges à la fin du siècle. Leur ornementation, contrairement aux couvertures de papier, est appliquée avec des fers à dorer après l'emboîtement final.

À la fin du siècle, ce type de reliure, plus solide, va être « mosaïqué » c'est-à-dire agrémenté de couleurs ; ce sont, par exemple les reliures de Hetzel pour les œuvres de Jules Verne.

Hachette, de son côté, va développer, notamment la collection de la Bibliothèque Rose et une littérature « de gare » à bon marché pour les

voyageurs. Ce commerce perdure aujourd'hui avec les « Points H » dans nos gares.

Les cartonnages de peau

Plus luxueuses, les reliures de peau sont utilisées pour les livres religieux, les livres d'étrennes et des livres de prix, ces derniers étaient distribués dans des établissements d'enseignement plus huppés.

Les cuirs utilisés étant la basane, le veau, le maroquin et le chagrin. Ces matériaux étaient estampés comme les reliures de papier et les plats dorés avec le nom de l'établissement d'enseignement.

Ex-praemio et ex-dono

À l'ouverture du livre on trouve souvent, au dos du premier plat, des étiquettes imprimées ou manuscrites mentionnant l'occasion où celui-ci a été offert.

Les « ex-praemio » sont celles qui ont été apposées lors de la distribution annuelle des prix. Ils mentionnent l'établissement scolaire, le nom de l'élève, la classe et la matière pour laquelle la récompense est donnée.

On trouve des prix distribués pour des matières assez fantaisistes telles « prix de mémoire », « prix de travail, « prix de style »

Les « ex-dono » sont en revanche des témoignages de cadeaux lors d'anniversaires, de communions, de mariages ou autres occasions exceptionnelles.

Ces « ex-praemio » et « ex-dono » constituent des précieux renseignements sur les traditions en vogue à l'époque.

Conclusion

Les reliures romantiques ont été décriées par les bibliophiles puristes qui les ont comparées à des boîtes de bonbons.

Cependant, force est de constater qu'elles sont le charmant témoignage du goût d'une époque en recherche de la beauté, même issue de l'industrie.

L'exposition, mettant principalement en valeur les reliures romantiques de papier, s'étendra en préambule, aux reliures classiques qui ont précédé la période 1840 -1870 et se terminera avec les reliures de la fin du siècle où la percaline prendra le dessus.

Dominique Lemaître-Mory

